L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
TROISIEME TS rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 5 NOVEMBRE

FEUILLETON.

HUIT JOURS DANS LES DJONGLES.

PAR ERNEST CAPENDU.

Le bruit effrayant qui s'élevait du *kraal*, l'attention de toute concentrée sur la chasse, n'avaient pas permis aux regards de suivre cette flèche fendant l'air. Seule, Lydia l'avait vue.

Rouvray s'était retourné, et il avait arraché le morceau de feuille séchée du taïpot et l'avait ouvert :

— Oh ! fit-il avec un éclair joyeux dans le regard.

Il fit un mouvement comme pour s'élancer vers l'échelle de corde et descendre, mais Sujah-Doulah apparaissait alors sur la plateforme.

Rouvray ouvrit la main, et il tendit au nabab un bouton de cuivre, sur lequel était placé en guise de ancre. C'était ce Pouton qu'enveloppait la feuille de taïpot arrachée aux plumes de l'oiseau.

— Il n'est pas mort ! dit il à voix basse.

— Je le savais ! ..., répondit le nabab. Mes serviteurs sont près de lui. Et puisque celui-là est vivant, il faut que l'autre meure !

Le bruit devenait de plus en plus éclatant dans le *kraal* : la chasse était à son apogée.

Lydia parut saisir un prendre aucun intérêt à la chasse. Depuis l'instant où la flèche avait sifflé, elle avait les regards rivés sur Rouvray.

XXXVII.

Le Royal Sovereign.

Dans cette magnifique baie que la nature a donnée pour entrée à Calcutta, cette capitale du monde anglais des Indes, dans cette baie qui reçoit les eaux *sacrées* de l'*Hooghly*, la branche occidentale du Gange toujours navigable, se dressait la frégate puissante et la haute mature d'un vaisseau de guerre.

D'un trait fort tirant d'eau pour pouvoir remonter l'Hooghly et entrer dans le port, ce vaisseau, qui portait à son commandement le titre majestueux et lettres d'or : *Royal Sovereign*, ce vaisseau de quatre vingts canons, avait jeté l'ancre dans la rade.

Portant fièrement le yacht anglais à la corne et le pavillon de commodore à la flèche d'artimon, ce beau vaisseau se balançait lentement sur la lame, faisant son abattage sur ses chaînes et se mirant dans les eaux bleues du golfe du Bengale coupées de vagues rapides dans un sillage.

La brise du sud soufflait, le jour faiblissait. A Calcutta, la promenade de Botanic Garden devait être encombrée de bogheys, de tilburys et de breaks. Du golfe au port, remontant et descendant l'Hooghly, ce n'était que jonques chinoises, cutters de Java, dhoups du Malabar, goëlettes américaines, navires de tous les pays.

Au milieu de ces navires, de ces embarcations, glissant doucement, sans une superbe embarcation, une yole à vingt rameurs, à coque blanche bordée d'or et portant le pavillon royal à arrière.

Des peaux de tigres garnissaient les bancs d'honneur, et sur ces peaux étaient assis quatre officiers de marine.

Un, portant les insignes de commodore, était un homme dans toute la force de l'âge grand, bien fait, froid et raide dans ses gestes et dans sa tenue. Type de la beauté brutale anglaise, il avait la peau blanche, les favoris noirs, les traits beaux pure.

Mais cette netteté, cette pureté avait quelque chose de froidement composé qui enlevait à la physionomie toute expression aimable pour n'y laisser que fierté, vanité et impassibilité glaciale.

L'occupant seul l'extrême droite du banc d'honneur.

Un peut capitaine et deux lieutenants de vaisseau, tous trois en grand uniforme, étaient assis au centre de la lui.

Les yoles, rapides par vingt avirons, nageaient avec une vigueur merveilleuse qu'on faisait dépasser lestement toutes les embarcations qui suivaient la même route, descendant l'Hooghly.

Une seule un tel talent rôle, et, cependant celle là n'avait qu'un rameur.

C'était un jeune malais, une de ces embarcations indigènes, nacrées, qui prennent pas d'eau, filent et agile de l'arrière et de l'avant. Un Indou, comme de blanc, était assis au centre. Il tenait des deux mains un bambou à pointe qu'il ne pouvait avec une dexterité telle, que le pros glissait sur la surface de l'Océan comme un traîneau lance à toute vitesse glisse sur un lac gelé.

Quand la yole eut franchi la barre du Gange, elle entra en pleine mer, pouvoirant droit sur le *Royal Sovereign*.

Le *pilote*, qui naviguait à peu de distance, continuant à se maintenir à la même hauteur, tandis que l'Indou parait faire le plus léger effort.

— Nous ne marchons pas ce soir ! dit le commodore sèchement.

Le lieutenant qui commandait l'embarcation se leva.

— Nagez ! dit il aux rameurs, et appuyez !

Les matelots se courbèrent sur leurs avirons et recommencèrent de précision, de vigueur et d'ensemble. La yole passa *le pros*.

L'Indou avait cessé de faire de manœuvres son balancier. Il laissa ragiter la yole, puis, reprenant sa manœuvre, il rama avec une telle adresse et une telle vigueur, qu'en un instant le *pros* rejoignit la yole, il la dépassa, et, s'élançant brusquement à gauche, il alla contourner le *Royal Sovereign* bien avant que la yole accostât le vaisseau.

La yole s'arrêta à l'escalier d'honneur : un officier, portant l'uniforme de capitaine de vaisseau, sautait au pied de l'escalier.

Il salua le commodore.

Celui-ci gravit lentement les degrés et monta sur le pont. Des deux côtés, matelots en armes faisaient haie sur son passage.

Le commodore jugna l'arrière du vaisseau.

— Capitaine, dit il à l'officier qui venait de le recevoir, nous allons profiter de la brise de terre. Faites lever les ancres : nous appareillons.

Une heure après, et au moment où la lune apparaissait resplendissante au dessus des monts de l'Himalaya, le *Royal Sovereign*, naviguant sous ses voiles basses, courait incliné, le cap sur Madras.

Cependant le commodore était resté sur le gaillard. Il attendait qu'il n'avait pas quitté depuis son retour à bord.

Quand il vit la marche du navire assurée, il quitta le gaillard et descendit sur le pont, puis entra dans une appartenance qui occupait naturellement tout l'étage de l'arrière corres pondant au premier pont.

Il était assez vaste pour des grands vaisseaux de guerre commandés par des officiers amiraux pour pouvoir se faire une idée juste de cette expression. *Appartement*.

Peu d'hôtels du West End, à Londres, ensemble du luxe, de confort, de luxe, de richesse avec l'appartement du commodore qui avait son quartier sur le *Royal Sovereign*.

Une galerie extérieure, balcon en saillie, était établie à l'arrière, revêtant à tribord et à bâbord jusqu'à la moitié du gaillard. Cette galerie était un droit du commodore comme elle l'est de toute contre-amiraux.

Le commodore traversa l'antichambre, la salle à manger, le salon, et, s'adressant à une vieille femme qui sortait d'une chambre voisin et se levait sur le salon :

— Où est mylady ? demanda t il.

— Dans la galerie, maître ! répondit la négresse.

Il se retira proprement dite est un dernier salon, une extrême arrière et éclairé par les fenêtres donnant sur le balcon.

Le commodore ouvrit une porte et entra dans cette galerie, une femme était à demi étendue sur un sophia. Elle avait le visage à demi enfoncé dans un mouchoir qu'elle tenait à la main.

En entendant la porte s'ouvrir, elle écarta la main en redressant la tête.

Cette femme, c'était Simone. Le commodore qui venait d'entrer était sir Harry Hardwar, son mari.

Harry lit quelques pas, et il salua poliment et froidement :

— Madame ! dit il, vous vous êtes aperçue sans doute que nous avons repris la mer !

— Oui, monsieur, répondit Simone.

— Nous nous rendons à Madras.

Simone ne répondit pas.

— Ce soir, madame, lord Hauxtown, vous le savez qui est gouverneur de cette province, reprit Harry.

— Je le sais, répondit Simone.

— Nous stationnerons huit jours à Madras. Je désire que vous descendiez à terre.

Simone regarda fièrement Harry.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Parce qu'il le faut, répondit nettement Harry. On sait que vous vivez à bord. Je dois prévenir officiellement chez mon oncle le gouverneur, qu'il s'informera de vous et vous adressera une invitation.

— Je ne refuserai.

— Cela ne se peut.

— Vous dites que je suis malade.

— Je l'ai dit à Calcutta durant un mois, et j'ai du affirmer que votre maladie était grave, car, non seulement vous avez refusé de descendre à terre, mais encore vous avez refusé de recevoir des visites à bord.

— Je ne sais pas mentir, monsieur.

— Soit, mais il ne s'agit pas de mentir en descendant à terre à Madras, pour saluer un parent qui vous fera le plus honorable accueil. Sa femme sera enchantée de vous voir.

— Je resterai à bord.

— Encore une fois, madame, reprit sir Harry, cela ne se peut pas ! Cela ne se doit pas ! Pour vous-même, il ne faut pas vous obstiner à demeurer ainsi de bienséance. Il y a, madame, permettez-moi de le dire, des choses qui ne se font pas.

— Des choses qui ne se font pas ! dit Simone en se levant. Est ce à vous à parler ainsi ? Comment appelez vous ce que vous avez fait, jusque, ce vous associant avec une misérable créature, vous avez enlevé lâchement une pauvre jeune fille dont vous avez brisé à jamais le bonheur et la vie ! Dites, monsieur, sont-ce là des choses qui se font ?

— Oui, madame, quand on y aime ! répondit sir Harry. Vous savez bien que je vous ai aimée et que je vous aime encore !

— Eh ! monsieur, si vous avez de l'amour pour moi, comme vous le dites, ne me contraignez pas à faire ce que je ne veux pas faire.

— A côté de l'amour, madame, il y a, dans le monde, les convenances.

— Les convenances ! répéta Simone avec un ton méprisant, est ce à vous d'en parler !

— Pourquoi non, madame ? N'êtes vous pas la preuve vivante du respect que j'ai pour les convenances ?

— Moi !

— Essaie pas faire de vous ma maîtresse pour vous punir de votre acharnement à me pas m'aimer, et j'ai fait de vous ma femme.

Simone se redressa avec un air superbe.

— Monsieur, dit-elle, en agissant comme vous l'avez fait, vous ne m'avez pas honorée, moi, car l'honneur ne m'a pas été fait faute, mais vous vous êtes honoré vous même en sanctifiant une infamie !

— Ne discutons plus, madame, reprit sir Harry en changeant de ton. Veuillez seulement prendre bonne note de ceci : Quand nous toucherons l'ancre, nous irons ensemble à Madras faire une visite au notre à mon oncle le gouverneur.

— Non, monsieur, je demeurerai à bord.

— Alors, madame, je me verrai dans la pénible mais impérieuse nécessité de vous séparer de votre fille.

— Ma Suzanne ! s'écria Simone en frémissant.

— Mais oui, madame. Elle ne saurait, elle n'a plus besoin de vos soins.

— Ne séparer de ma fille !

Simone était belle d'indignation et de colère.

— Vous avez à choisir, dit froidement le commodore.

Simone revint vers sir Harry, et, le fou dévorant sous son regard indigné :

— Quel homme êtes-vous ! dit elle, et quel rôle jouons nous tous deux ! Vous disiez que vous m'aimez, et je vous dis, moi, que je vous hais ! ..... Quel que vous fassiez dans l'avenir, je ne pourrai avoir pour vous que dédain et mépris. Pourquoi alors vous imposer vous à moi et m'imposer vous cette existence de souffrances ? Quel plaisir pouvez vous éprouver à garder près de vous une femme qui ne considère comme indéminiée et qui vous regarde comme son geôlier ? Quel avoir chérons-nous à cette union ? Que lui répondrons-nous quand elle grandira et qu'elle nous interrogera ?

— Votre faine pesera avec les années, madame.

— Non, monsieur !

— Ne faisiez pas tout ce que je puis pour vous rendre heureuse ?

— Vous ne le pouvez pas. Vous avez voulu nous créer à tous deux une existence de misère, et vous avez réussi ! Mais pourquoi la prolonger, monsieur, cette misérable existence ? Pourquoi continuer à souffrir ? Il est un moyen, cependant, de mettre un terme à ces douleurs.

— Comment ! demanda sir Harry.

— Débarquons moi, avec ma fille dans le premier port français que nous rencontrerons. Laissez nous toutes deux ! Je changerai de nom, je reprendrai celui de mon père, Susanne ne saura jamais rien, et vous serez libre. Vous direz que nous sommes mortes toutes deux, et tous le serons pour vous, je vous le jure !.....

— Vous abandonner sur le sol français !..... dit sir Harry d'une voix rauque. Ne séparer de vous !..... c'est impossible ! Mais vous savez bien que je vous aime et que je ne me séparerai pas de vous ! Oui, je vous aime, Simone ! continua Harry avec véhémence. Je vous aime, et c'est cet amour qui seul a fait notre malheur à tous deux et qui pouvait faire notre bonheur. Je vous aime, mais je préfère vous voir souffrir ici que de vous savoir heureuse loin de moi. Je vous ai enlevée parce que je vous aimais, j'ai fait de vous ma femme parce que je vous aimais, je vous ai torturée parce que je vous aimais, et si vous ne m'aimez pas, vous, je vous torturerai toute votre vie !

Il y avait de la rage, de la frénésie, de l'égoïsme dans l'expression des paroles et dans celle du visage. Ce que cet homme disait, il le pensait, il le ferait : cela était évident.

Il fit quelques pas dans la galerie ; puis, revenant vers Simone, qui demeurait immobile et froide :

— Suzanne, dit il, cette enfant qui est le lien qui vous attache à moi.....

— Suzanne ! s'écria Simone, pauvre fille qui sera peut être folle un jour, comme l'a été mère et dont vous avez fait vos victimes ! Suzanne ! Pouvez vous prononcer ce nom !

— Oui, je l'ose, madame, et je prononce le nom de ma fille en vous disant qu'elle est le gage que vous serez mes volontés. Voici mes dernières paroles, madame. Rentrez-les et retenez les ! ..... Vous descendrez avec moi à Madras, et, à Colombo, en présence de ma famille, qui a blâmé notre union, vous serez ce que vous devez être ; ma femme ! Si vous ne faites pas ce que je vous demande, je vous jure, sur mon honneur, que vous serez à jamais séparée de votre fille !

Et, saluant Simone, sir Harry quitta la galerie.

Demeurée seule, Simone se laissa tomber sur un fauteuil en étouffant son visage dans ses deux mains pour cacher ses larmes.

XXXVIII

Le Pros.

Simone se releva vivement :

— Ma fille ! dit elle, me séparer de ma fille, mon Dieu !

Elle traversa la galerie dans sa largeur et elle ouvrit une porte. Elle passa dans un petit salon, puis elle entra dans une chambre richement meublée. Dans un petit lit tout garni de plumes d'oiseaux rares, reposait une charmante petite fille, dont le visage était pâle, mais dont la santé parfaite était visible. Les fleurs de Madagascar, les fleurs de Java, drapes du Malabar, que le soleil, cippers américains, navires de tous les pays.

Au milieu de ces navires, de ces embarcations, glissant doucement, sans une superbe embarcation, une yole à vingt rameurs, à coque blanche bordée d'or et portant le pavillon royal à arrière.

Des peaux de tigres garnissaient les bancs d'honneur, et sur ces peaux étaient assis quatre officiers de marine.

Un, portant les insignes de commodore, était un homme dans toute la force de l'âge grand, bien fait, froid et raide dans ses gestes et dans sa tenue. Type de la beauté brutale anglaise, il avait la peau blanche, les favoris noirs, les traits beaux pure.

Mais cette netteté, cette pureté avait quelque chose de froidement composé qui enlevait à la physionomie toute expression aimable pour n'y laisser que fierté, vanité et impassibilité glaciale.

L'occupant seul l'extrême droite du banc d'honneur.

Un peut capitaine et deux lieutenants de vaisseau, tous trois en grand uniforme, étaient assis au centre de la lui.

Les yoles, rapides par vingt avirons, nageaient avec une vigueur merveilleuse qu'on faisait dépasser lestement toutes les embarcations qui suivaient la même route, descendant l'Hooghly.

Une seule un tel talent rôle, et, cependant celle là n'avait qu'un rameur.

C'était un jeune malais, une de ces embarcations indigènes, nacrées, qui prennent pas d'eau, filent et agile de l'arrière et de l'avant. Un Indou, comme de blanc, était assis au centre. Il tenait des deux mains un bambou à pointe qu'il ne pouvait avec une dexterité telle, que le pros glissait sur la surface de l'Océan comme un traîneau lance à toute vitesse glisse sur un lac gelé.

Quand la yole eut franchi la barre du Gange, elle entra en pleine mer, pouvoirant droit sur le *Royal Sovereign*.

Le *pilote*, qui naviguait à peu de distance, continuant à se maintenir à la même hauteur, tandis que l'Indou parait faire le plus léger effort.

— Nous ne marchons pas ce soir ! dit le commodore sèchement.

Le lieutenant qui commandait l'embarcation se leva.

— Nagez ! dit il aux rameurs, et appuyez !

Les matelots se courbèrent sur leurs avirons et recommencèrent de précision, de vigueur et d'ensemble. La yole passa *le pros*.

L'Indou avait cessé de faire de manœuvres son balancier. Il laissa ragiter la yole, puis, reprenant sa manœuvre, il rama avec une telle adresse et une telle vigueur, qu'en un instant le *pros* rejoignit la yole, il la dépassa, et, s'élançant brusquement à gauche, il alla contourner le *Royal Sovereign* bien avant que la yole accostât le vaisseau.

La yole s'arrêta à l'escalier d'honneur : un officier, portant l'uniforme de capitaine de vaisseau, sautait au pied de l'escalier.

Il salua le commodore.

Celui-ci gravit lentement les degrés et monta sur le pont. Des deux côtés, matelots en armes faisaient haie sur son passage.

Le commodore jugna l'arrière du vaisseau.

— Capitaine, dit il à l'officier qui venait de le recevoir, nous allons profiter de la brise de terre. Faites lever les ancres : nous appareillons.

Une heure après, et au moment où la lune apparaissait resplendissante au dessus des monts de l'Himalaya, le *Royal Sovereign*, naviguant sous ses voiles basses, courait incliné, le cap sur Madras.

Cependant le commodore était resté sur le gaillard. Il attendait qu'il n'avait pas quitté depuis son retour à bord.

Quand il vit la marche du navire assurée, il quitta le gaillard et descendit sur le pont, puis entra dans une appartenance qui occupait naturellement tout l'étage de l'arrière correspondant au premier pont.

Il était assez vaste pour des grands vaisseaux de guerre commandés par des officiers amiraux pour pouvoir se faire une idée juste de cette expression. *Appartenant*.

Peu d'hôtels du West End, à Londres, ensemble du luxe, de confort, de luxe, de richesse avec l'appartenant du commodore qui avait son quartier sur le *Royal Sovereign*.

Une galerie extérieure, balcon en saillie, était établie à l'arrière, revêtant à tribord et à bâbord jusqu'à la moitié du gaillard. Cette galerie était un droit du commodore comme elle l'est de toute contre-amiraux.

Le commodore traversa l'antichambre, la salle à manger, le salon et, s'adressant à une négresse qui sortait d'une chambre voisin et se levait sur le salon :

— Où est mylady ? demanda t il.

— Dans la galerie, maître ! répondit la négresse.

Il se retira proprement dite est un dernier salon, une extrême arrière et éclairé par les fenêtres donnant sur le balcon.

Le commodore ouvrit une porte et entra dans cette galerie, une femme était à demi étendue sur un sophia. Elle avait le visage à demi enfoncé dans un mouchoir qu'elle tenait à la main.

En entendant la porte s'ouvrir, elle écarta la main en redressant la tête.

Cette femme, c'était Simone. Le commodore qui venait d'entrer était sir Harry Hardwar, son mari.

Harry lit quelques pas, et il salua poliment et froidement :

— Madame ! dit il, vous vous êtes aperçue sans doute que nous avons repris la mer !

— Oui, monsieur, répondit Simone.

— Nous nous rendons à Madras.

Simone ne répondit pas.

— Ce soir, madame, lord Hauxtown, vous le savez qui est gouverneur de cette province, reprit Harry.

— Je le sais, répondit Simone.

— Nous stationnerons huit jours à Madras. Je désire que vous descendiez à terre.

Simone regarda fièrement Harry.

— Pourquoi ? dit-elle.

— Parce qu'il le fait, répondit nettement Harry. On sait que vous vivez à bord. Je dois prévenir officiellement chez mon oncle le gouverneur, qui s'informera de vous et vous adressera une invitation.

— Je ne refuserai.

— Cela ne se peut.

— Vous dites que je suis malade.

— Je l'ai dit à Calcutta durant un mois, et j'ai du affirmer que votre maladie était grave, car, non seulement vous avez refusé de descendre à terre, mais encore vous avez refusé de recevoir des visites à bord.

— Je ne sais pas mentir, monsieur.

— Soit, mais il ne s'agit pas de mentir en descendant à terre à Madras, pour saluer un parent qui vous fera le plus honorable accueil. Sa femme sera enchantée de vous voir.

— Je resterai à bord.

— Encore une fois, madame, reprit sir Harry, cela ne se peut pas ! Cela ne se doit pas ! Pour vous-même, il ne faut pas vous obstiner à demeurer ainsi de bienséance. Il y a, madame, permettez-moi de le dire, des choses qui ne se font pas.

— Des choses qui ne se font pas ! dit Simone en se levant. Est ce à vous à parler ainsi ? Comment appelez vous ce que vous avez fait, jusque, ce vous associant avec une misérable créature, vous avez enlevé lâchement une pauvre jeune fille dont vous avez brisé à jamais le bonheur et la vie ! Dites, monsieur, sont-ce là des choses qui se font ?

— Oui, madame, quand on y aime ! répondit sir Harry. Vous savez bien que je vous ai aimée et que je vous aime encore !

— Eh ! monsieur, si vous avez de l'amour pour moi, comme vous le dites, ne me contraignez pas à faire ce que je ne veux pas faire.

— A côté de l'amour, madame, il y a, dans le monde, les convenances.

— Les convenances ! répéta Simone avec un ton méprisant, est ce à vous d'en parler !

— Pourquoi non, madame ? N'êtes vous pas la preuve vivante du respect que j'ai pour les convenances ?

— Moi !

— Essaie pas faire de vous ma maîtresse pour vous punir de votre acharnement à ne pas m'aimer, et j'ai fait de vous ma femme.

Simone se redressa avec un air superbe.

— Monsieur, dit-elle, en agissant comme vous l'avez fait, vous ne m'avez pas honorée, moi, car l'honneur ne m'a pas été fait faute, mais vous vous êtes honoré vous même en sanctifiant une infamie !

— Ne discutons plus, madame, reprit sir Harry en changeant de ton. Veuillez seulement prendre bonne note de ceci : Quand nous toucherons l'ancre, nous irons ensemble à Madras faire une visite au notre à mon oncle le gouverneur.

— Non, monsieur, je demeurerai à bord.

— Alors, madame, je me verrai dans la pénible mais impérieuse nécessité de vous séparer de votre fille.

— Ma Suzanne ! s'écria Simone en frémissant.

— Mais oui, madame. Elle ne saurait, elle n'a plus besoin de vos soins.

— Ne séparer de ma fille !

Simone était belle d'indignation et de colère.

— Vous avez à choisir, dit froidement le commodore.

Simone revint vers sir Harry, et, le fou dévorant sous son regard indigné :

— Quel homme êtes-vous ! dit elle, et quel rôle jouons nous tous deux ! Vous disiez que vous m'aimez, et je vous dis, moi, que je vous hais ! ..... Quel que vous fassiez dans l'avenir, je ne pourrai avoir pour vous que dédain et mépris. Pourquoi alors vous imposer vous à moi et m'imposer vous cette existence de souffrances ? Quel plaisir pouvez vous éprouver à garder près de vous une femme qui ne considère comme indéminiée et qui vous regarde comme

(La fin à demain.)

INSTITUTIONS

Réouverture le 5 novembre.
ECOLE DU MUSIQUE.
Pour jeunes enfants et demoiselles.
Dirigée par Mme ROBERT et MAGIONI

Le cours de musique élémentaire et de solfège est un trait fait pas seulement, dans l'après-midi à l'adresse de Mme Boyer, rue l'ami, No 1423 entre Dauphine et Bourgogne. Une fois par mois, il y aura des concerts pour les élèves et exécuteront des morceaux en présence des parents et amis.
Prix du cours par mois..... TROIS PIASTRES.

Institut St. Charles.
PENSIONNAT ET EXTERNAT POUR LES DEMOISELLES.
104 & 106—RUE BOURBON—104 & 106.

Le cours suivi dans cette Institution embrasse toutes les branches nécessaires à l'éducation la plus complète ou d'agrément. La religion et la morale, avec la salubrité de M. Chalin, ruiné de la Cathédrale, y sont enfant l'objet de soins tout particuliers.
Pour plus amples informations, voir le prospectus qu'on peut se procurer à l'Institut.
Ter nov

INSTITUT ST-LOUIS
POUR LES DEMOISELLES,
Dirigé par Mme E. LA VILLEBREUVRE,
SUCCESSEUR DE Mme DERON,
No 375, rue Dauphine, entre Pradines et Hôpital

Un pensionnat pour plus de renseignements, se prononcer des prospectus à l'établissement. 21aout—1an

COLLEGE Commercial de Doibear, sous Camp Commune, en session continuelle sous d'habiles professeurs. Il a été fondé en 1824, et tient une charte de l'Etat. Ses anciens élèves sont aujourd'hui des tenseurs de livres en associés dans la plupart des anciennes maisons de notre ville et des Etats du Sud. Les membres et les dames peuvent suivre le Cours commercial, sur l'absence de livres, la calligraphie, les mathématiques, l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol séparément. Une éducation spéciale permettant de gagner $1 par jour, de $3 à $4 par an, est la meilleure fortune que des parents puissent donner à leurs enfants. Un diplôme de ce collège est un passe-port sur toutes les scènes de commerce. Catalogues envoyés à qui le demande.
1 nov—3m EUPHIS DOLBEAR, President.

Université de la Louisiane—Ecole de Médecine—Faculté :
A. H. CENAS M. D., professeur bon-faire d'obstétrique et des maladies des femmes et des enfants.
J. JAMES M. D., professeur de physiologie et des maladies des femmes et des enfants.
WARREN STONE, M. D., professeur de chirurgie.
G. G. RICHARDSON, M. D., professeur d'anatomie.
J. W. MALLET, Ph. D., professeur de chimie.
SAMUEL M. BEMISS, M. D., professeur de la théorie et de la pratique de la médecine.
STANFORD E. CHAILLÉ, M. D., professeur de physiologie et d'anatomie pathologique.
FRANK HAWTHORN, M. D., professeur, protem, de matière médicale et de thérapeutique.
Démonstrateur d'Anatomie :
Wm. C. DOLLIOLE, M. D.—C. J. RICKHAM, M. D.
Le troisième cours annuel commencera le 11 novembre et se terminera dans le mois de mars suivant. Il y aura des cours préliminaires, tous les jours, à partir de 10 octobre, époque de l'ouverture des grandes salles neuves d'anatomie pratique. Les facilités dont il gradue dont jouissent l'école ont beaucoup augmenté grâce à la générosité de la Législature de l'Etat, de sorte qu'aujourd'hui un dépense moins qu'auparavant pour un cours complet. Les frais de professeur, département dans lequel les cadavres sont, et leur à des ensegnes.
Prix des cours, $140 ; matricule (payée une fois pour toutes), $5 ; Anatomie pratique, $10. Le paiement est exigé d'avance.
Pour plus de détails, s'adresser au professeur
S. M. BEMISS.
Dayao pro tempore.
2 aout—3mo

COLLEGE DE LA LOUISIANE,
Dirigé par M. le colonel A. PERRIER
PENSIONNAT ET EXTERNAT.

Le cours de cette institution vient de prendre rang parmi les premiers établissements de l'Union. Les mathématiques, Algèbre et Géométrie, et les cours de Rhétorique et de Philosophie, de Latin et de Français.
Les classes intermédiaires et les divisions élémentaires sont placées sous la direction de professeurs notoirement capables.
L'Anglais, le Français et la Danse des Dames, y sont enseignés par des professeurs qui se recommandent par l'Italien requièrent à meilleur notre particulière.
Les prix d'adhésion varient de $45 à $10 selon la de qui l'enseignement des cours.
Pour les PENSIONNAIRES il est table de gré à gré avec les familles.
LES CLASSES DU SOIR destinées aux jeunes gens du commerce, comprennent la Tenue des Livres, les calculs de commerce et l'étude de l'Anglais et du Français.
Le College est situé rue Hospital, No 154, entre Dauphine et Bourbon.
20 oct—3m

SPECTACLES.
ACADEMIE DE MUSIQUE.
SPALDING & RIDWELL, Directeurs et Propriétaires,
J. KITTREDGE, Trésorier.

Lundi 4 novembre,
Tous les soirs, et samedis à midi.
Grand succès de la
Troupe Impériale Japonaise,
DE SMITH,
DE L'ACADEMIE DE MUSIQUE DE NEW YORK.
La merveille
LITTLE ALL RIGHT.
Qui a fait une si grande sensation à l'Académie de Musique de New York, est un des membres de la troupe et ne fait partie d'aucune autre.
Les Fêtes de l'Académie
POUR LES DAMES ET LES ENFANTS—tous les samedis, à midi. C'est le seul théâtre du Sud dont les matinées aient été couronnées de succès. 5 nov

Théâtre de l'Opéra.
Ouverture du 15 au 20 novembre.
Le prix des places est fixé ainsi qu'il suit :
(Les dimanches exceptés.)
Premières, Secondes et Parquets.....$2 00
Balgnoires de Parterre.....1 50
Parterre.....1 00
Fauteuils des Secondes.....50
Troisièmes.....75
Quatrièmes.....50
L'administration réserve pour Première, Secondes et Parquets les anciens prix, soit $1 50 pour Secondes et du dimanche. 27nov—7

Théâtre de l'Opéra.
Le Contrôle ouvert pour les Souscripteurs.
L'ADMINISTRATION du Théâtre de l'Opéra a l'honneur d'annoncer au public que le Contrôle sera ouvert tous les jours, de midi à 4 heures de l'après-midi.
15 aout—1m NORMANDIN, Contrôleur

Grand bal paré
DONNÉ PAR
Le Salon Concinve No 8, Ordre des N. M. M.
LE SAMEDI, 7 DÉCEMBRE 1867,
Au "German Company Hall" coin Bienville et Passage de la Bourse.
Pour construire une tombe.
DIRECTEURS :
Anthony Sambola S. C. C. | C. E. Fagot G. I. G.
M. A Calongne H. G. | Nicholas Albert G. O. G.
José Barba G. C. | Frederic A Fabre G. P.
L. C. DILLARD, 98 rue Bourgogne. | Etienne Alcadie, P. G. C.
J. E. Saulon G. H. | Gerard Mith P. G. G.
Julius Rose G. W. | Alfred Alcee P. G. G.
COMITÉ D'ARRANGEMENTS
F de P. Veltcana C. | Serafin de Arredondo S.
Prosper Barba P. | S. S. Rivas.
COMMISSAIRES.
Anthony Sambola, | Francisco Jimenez,
Francisco Lopez, | Prosper Barba
E. Abadie. | Aurelio Sendras.
COMITÉ D'INVITATION :
José Barba M. E. G. | Serafin de Arredondo S.
Francisco Jimenez P. | Francisco Lopez T. G.
S. S. Rivas. | N S Rosa.
Les personnes qui désirent obtenir des billets d'invitation pour dames sont priées de s'adresser au M. E. G. Joseph Barba, rue de la Vieille Levee No 235, ou au secrétaire au No 16 de la rue des Fossés. Le moindre d'invitation se réunira tous les samedis.
Le prix du billet est de $2 pour le restaurant et la salle de collation et ceux qui ne le feront pas seront exclus.
Les bagages seront expédiés pour les susdits ports par le M. O. Express Co. bureau 160 rue Commune, sous l'hôtel St-Charles. Tout fret expédié doit signer au bureau du Steamer Crescent.
Pour plus de détails, s'adresser
PETER MARCY,
7 oct—1m Rue de la Commune No 175.

ARRANGEMENT D'HIVER.
COMPAGNIE
DE
PAQUEBOTS DU
BAYOU SARA.
WILD WAGONER.....Capitaine Baranco
Les Lundis.....à 8 heures P. M.
Les Vendredis.....à 8 heures A. M
LAFOURCHE.....Capitaine Greenhouse
Les Mardis.....à 8 heures P. M.
Les Dimanches.....à 8 heures A. M
Pour Bayou Sara et tous les points intermédiaires.
NINA SIMMONS.....Capitaine Thomas.
Les Mardis à midi.....A Bayou Sara.
Les Jeudis, à midi.....
Les Samedis à midi.....A New River et tous les ports intermédiaires.
Pour tout ou passage s'adresser à bord ou au bureau de la Compagnie, No 115 de la rue des Communes.
A. C. GODDIN, President.
9 nov—1m

Grand chemin de fer de la Nouvelle Orléans des Opelousas et de l'Ouest et la Compagnie de transport et de la ligne de vapeur de l'Atchafaya.
Fret pour les débarcadères de Bayou Teche.
TOUTES les fois qu'il y aura des lignes d'opposition entre la Nouvelle-Orléans et les points de Bayou Teche, il sera fait un prélèvement de 50 pour cent sur le tarif du fret (through freight) de cette date, tel qu'il existe actuellement, et ce, jusqu'au 1er juillet 1867. Le taux regulier ne sera jamais au-dessus.
J. H. BEGLEY,
Président de la Compagnie du chemin de fer des Opelousas et de l'Ouest.
T. P. PEARCE,
Président de la Compagnie de transport des Atchafaye
10 juillet

Paquebots de Vicksburg.
Paquebots de la Malle des Etats-Unis.
Caire, Memphis, Vicksburg, Natchez et Nile-Orléans.
Départ, tous les deux MARDIS, à 5 heures P. M.
Pour Caire, Memphis, Vicksburg, Natchez, Grand Gulf, Rodney, St Joseph, Water Proof, Fort Adams, Bayou Sara, Baton Rouge, Donaldsonville.
Le magnifique paquebot neuf
ROBERT E. LEE,
Capitaine Wm. B. Richardson
partira ainsi qu'il est dit ci-dessus.
Jours de départ, tous les deux MARDIS, à 5 h P. M.
Caire, Memphis, Greenville, Vicksburg, Natchez et la Nouvelle-Orléans.
Paquebot régulier de la malle des Etats Unis
GEN JOHN A. GETTMAN,
Capitaine J. M. White,
partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, pour Caire, Memphis, Greenville, Grand Lake, Princess, Ashton, Skipsith, Providence, Goodrich's Landing, Milliken's Bend, Vicksburg, Natchez, Grand Gulf, Rodney, St Joseph, Waterproof, Fort Adams, Bayou Sara, Baton Rouge, Donaldsonville.
P. S.—Ces bateaux à vapeur se relient, à Vicksburg, avec des paquebots qui font le service des rivières Yazoo, Tallahatchie, Bow-Creek, Sunflower, et prendront du fret avec le privilège de remboursement.
Pour fret ou passage sur ces bateaux, s'adresser à bord, ou à
F. D. GEO. D. HITT, rue Tchoupitoulas, No 17,
A. BRITTON & CO. rue Front, No 7.
16fév—1an

Association Howard,
No. 3½, rue de Camp.
Les personnes ayant besoin de secours devront s'adresser aux membres de l'association dont les noms suivent et aux suivants après indiqué :
PREMIER DISTRICT.
G. W. GRIFFIN, 362 rue Apollo.
W. W. REYNOLDS, d'angle des Magasins.
W. COOPER, 84 rue Magnolia.
L. C. DILLARD, 98 rue Bourgogne.
J. D. PIERSON, 466 rue Bienville.
W. S. PIKE, 17 rue Camp.
W. M. L. ROBINSON, coin Carondelet et Erato.
SECOND DISTRICT.
A. BELANDRIER, 110 rue des Remparts.
H. H. DENTZEL, 304 rue de la Commune.
W. H. HEWETT, 2 à Chemin du Bayou.
TROISIEME DISTRICT.
R. L. ROBERTSON, 425 rue Royale.
A. la Pharmacie de PLACE, coin des rues Victoire et Champs Elysées.
A la pharmacie de GOLDMANN, Coin Bons-Enfants et Champs Elysées.
QUATRIEME DISTRICT.
C. H. NORLES, 6 Vieille rue des Magasins.
J. M. HINVELL, 86 rue Planche.
JAS. STRAWBRIDGE, 285 rue Ste Marie.
Dr. H. F. WARE, coin des rues Magasins et Jackson.
F. SOUTHMAYD, coin Washington et St-Charles, (pharmacie).
J. M. CANDIDRIFF, 372 à Felicity Road.
A. J. VANDEGRIFF, Fairfield Road.
BRAXTON BRAGG, bureau du Water Works.
E. F. SCHMIDT, President.
J. F. CALDWELL, Secrétaire.
28 nov—1m 17 oct—1m

Compagnie d'Assurance de l'Union, de la Nouvelle-Orléans.
LES bureaux de la Compagnie d'Assurance de l'Union sont dès ce jour transférés au No 16 de la rue St Charles, entre les rues Canal et Commune.
J. W. CRAWFORD,
1er oct—1ms secrétaire

Un avenir brillant pour le Sud !
ARTICLES
Fabriqués à la Nouvelle-Orléans, et qui ne manquent être surpassés sous le rapport de la qualité ou du prix.
LEVI & NAVRA,
171.....RUE POYDRAS.....171.
(Entre St-Charles et Carondelet.)
SUCCURSALE :
Levi, Navra & Co.,
174.....RUE DU CANAL.....174.
(Entre Baronne et Philippe.)
N'AYANT jamais publié d'annonces, on ils sont connus au Sud comme étant les plus grands importateurs, jobbers et fabricants de BECELLAINE, VERRERIE spécial de Chemise, à parure de CORSETS, COUTELLERIE PLAQUÉ et de tous les ARTICLES de MÉNAGE, ainsi FOURNEAUX DES MEILLEURES FONDERIES et ayant les prix les plus modérés.
Ils ont le plaisir d'annoncer au public que, leurs relations avec les plus grandes fabriques d'Europe et d'Amérique les